

attendrai, et dans cette singulière maison, vous et les vôtres resterez cachés tant qu'il vous plaira, sans qu'il vous découvre.

« Je sais que vous fuyez Venise, comme toute la seigneurie. Venez ici, nul ne pensera à vous y chercher.

Je mourrai en paix après vous avoir vus.»

Toute la nuit elle pensa à cette lettre, à ce qui l'attendait, à ce qu'elle allait apprendre, surtout à sa sœur qui, depuis son enlèvement déjoué, n'avait jamais repris ni sa santé, ni sa complète raison.

Il semblait à la comtesse que ce pays si admirable devait lui rendre tout ce qu'elle avait perdu.

Dès l'aurore, elle éveilla son monde, fit le moins de bruit possible pour ne pas troubler le repos du curé et de dame Jacinta, et sa caravane s'embarqua un peu reposée, quoique aussi triste.

La canonnade avait cessé, rien ne troublait le silence et la majesté de la nature.

Le matinée était enchanteresse; le soleil, à peine levé, ne dardait que des rayons obliques et presque sans chaleur.

Stefano souleva la toile, afin que ses maîtresses respirassent cet air balsamique apportant la fraîcheur et les parfums.

Aurore, insensible à tout, s'étendit sur son lit improvisé; Amarante resta près d'elle, assise à réfléchir.

— Ah ! ma sœur, dit-elle, qui nous eût prédit à Trianon ce qui devait arriver à la France et à nous ! Combien de fois nous avons vu lever le soleil sous ces riants bosquets ! Quelle distance nous sépare de ces lieux chéris et de ces temps fortunés !

Pourtant, tout ceci est magnifique. Sans les iniquités qui me dévorent, j'admirerais et je jouirais complètement. Et vous ?

— Moi ! ah ! je me rappelle Trianon où je l'ai vu, Versailles où je l'ai aimé, Venise où je l'ai perdu ! voilà tout.

— Toujours la même chose ! Mon Dieu ! punissez vous donc les innocents pour les coupables !

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

I

Pendant le reste de la traversée, c'est-à-dire la journée entière, les deux cœurs ne prononcèrent plus un mot. Elles songeaient chacune de leur côté : leurs pensées se concentraient sur le même objet, mais elles se rencontraient en se heurtant.

La nuit était bien prêt de tomber, lorsqu'elles aperçurent enfin la masse bizarre des bâtiments de Balbianino.

Malgré plusieurs repos indispensables, Stefano était épuisé. Seul pour conduire une barque, accoutumé aux légères gondoles, son attachement pour ses maîtres pouvait seul lui donner des forces.

La journée s'était passée sans le moindre incident, toujours dans la solitude; l'effroi régnait partout et tenait chacun enfermé.

La marchesa, sans doute, guettait depuis longtemps ses hôtes. Elle les attendait à la grille ouverte, du côté de l'escalier sombre, et leur recommanda de faire le moins de bruit possible.

On attachait l'embarcation dans la darse, puis tous montèrent, parlant à voix basse, jusqu'au corps de logis où écrivit autrefois la chapelle, et où demeure aujourd'hui le concierge.

Une femme de service les y attendait.

— Vous serez très mal logés provisoirement, dit Fiorina; ces appartements sont inhabités et sombres; en hiver, vous y

auriez très froid. Heureusement la saison est bonne pour ces sortes de réduits.

Vous serez là aussi en sûreté que dans une tombe : personne ne vous y soupçonnera.

L'originalité de mon beau-père et les révoltes de la tradition chassent tout le monde de ce pauvre Balbianino. C'est un refuge excellent par le temps qui court.

— Mais si la marchesa ne doit point nous voir...

— Il ne vous verra pas, il ne descend jamais ici; il me relègue à l'autre pavillon, le plus élevé après celui où nous sommes, et se réserve pour lui seul les deux pièces du haut et le portique où il m'est interdit de mettre le pied sans être appelée. Tout cela sert nos projets.

La marchesa Fiorina Bresca n'était plus ce que nous l'avons vue. Le son de sa voix rappela seul à la comtesse la joyeuse créature, si oublieuse de tout, même du remords, qu'elle se souvenait à peine d'avoir commandé un crime.

Maintenant, pâle, maigre, les yeux hâves, les traits meurtris par les larmes et la douleur, c'était une Madeleine repentante, une pécheresse convertie, levant les yeux vers le ciel après les avoir tournés vers la terre.

— Vous ne m'auriez pas reconnue, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Vous avez donc été bien malade ?

— J'ai aimé, voilà tout. Mon cœur est encore plus changé que mon visage.

— Cet homme est un démon !

— Ah ! vous seule auriez pu en faire un ange.

— Ne me parlez pas ainsi, madame, je ne puis vous entendre.

— Votre pauvre sœur, reprit Fiorina avec un accent de pitié, elle aussi !...

La comtesse lui imposa silencieusement du regard. Aurore écoutait, Aurore qui, par instinct, haïssait la marquise; Aurore, qu'une émotion même bien faible mettait à deux doigts de la mort.

— Où pourra-t-elle se reposer ? demanda madame Dandolo.

— Je vais la conduire à sa chambre : j'ai tâché de la rendre commode pour une malade, excusez-moi si je n'y ai pas réussi. Nos moyens sont bornés dans cette solitude, et je n'ai rien voulu demander à Como, dans la crainte d'exsiter les soupçons de mon beau-père.

La comtesse assura qu'elles seraient toujours satisfaites. On établit Aurore chez elle, on la vit s'endormir de fatigue, puis les dames se retirèrent après avoir ordonné aux domestiques de se coucher pour les laisser seules et libres.

— Êtes-vous peureuse ? demanda la marquise en souriant.

— Non, pourquoi cela ?

C'est que je vous proposerais une promenade sur la terrasse, au clair de lune, au milieu du plus merveilleux passage; mais nous avons les ermites qui hantent ces parages la nuit, dit-on.

— Oh ! oui, les ermites, je sais, répliqua la comtesse; c'est égal, allons toujours.

— Je ne les crains point, malgré mon alliance avec leurs assassins; mais pour ces assassins eux-mêmes la place ne serait pas tenable, prétendent les chroniqueurs.

Mon beau-père, du moins, en sa qualité de Bresca, ne viendrait pas ici pour tout l'or du monde, bien qu'il en dise.

En parlant ainsi, elles arrivèrent à la terrasse des Saints, dont l'étrange aspect frappa la comtesse d'une sorte de terreur.

Les grandes ombres des clochers, celles des statues, se coupaient comme de noires arêtes sur les rayons de la lune et prenaient des figures fantastiques, presque surnaturelles.